LE DOCTEUR

LOUIS DE SAINT-GERMAIN

CHIRURGIEN

DE L'HOPITAL DES ENFANTS-MALADES

1835-1897



Le Docteur LOUIS DE SAINT-GERMAIN

1835-1897

LE DOCTEUR

LOUIS DE SAINT-GERMAIN

CHIRURGIEN

DE L'HOPITAL DES ENFANTS-MALADES

1835-1897

NOTICE NÉCROLOGIQUE

Le Dr Louis-Alexandre de Saint-Germain fut, pendant vingt-cinq ans, un des maîtres les plus éminents de la chirurgie infantile et de l'orthopédie françaises.

Pour arriver à la haute situation qu'il avait conquise si honorablement, il faut une grande intelligence avec une ferme et persévérante volonté de surmonter tous les obstacles, sans sortir des règles les plus strictes de la probité et de la correction professionnelles.

Il a été de ceux qui, seuls, sans protections et comme perdus dans cette immense ville de Paris où il y a toujours eu tant d'illustrations médicales, sortent peu à peu de l'obscurité et parviennent, par leur seul mérite, à se créer un nom parmi les plus célèbres.

I

Quoique essentiellement parisien par son esprit et par son éducation, le Dr de Saint-Germain se plaisait à dire qu'il était normand. Il naquit, en effet, à Cherbourg, où son père, Auguste de Saint-Germain, était alors aide-commissaire de la marine (1).

(1) Dans quelques pages, les dernières qu'il ait écrites, le Dr de Saint-Germain dit au sujet de sa naissance : « Je suis né à Cherbourg (Manche),

Par sa double ascendance paternelle et maternelle il appartenait à cette forte race normande dont l'individualité s'est conservée presque intacte à travers tant de siècles et de vicissitudes politiques.

Peu de temps après sa naissance, son père quitta Cherbourg. Il avait obtenu un poste au ministère de la Marine et il vint se fixer à Paris avec sa famille. Dès son enfance le Dr de Saint-Germain fut donc parisien, mais comme le sont des bourgeois de très petite fortune, obligés de gagner leur vie au jour le jour et pour qui le grand confort et le luxe si séduisants des grandes villes ne sont qu'un mirage lointain qui fuit ou se dissipe quand on croit l'atteindre. Mais M. de Saint-Germain père était convaincu que tout n'est pas déception dans les existences les plus humbles ; qu'on en peut sortir et même aller très loin, monter jusqu'aux sommets à force de courage, de travail et d'économie. Lui-même en fournissait une preuve. Après avoir été un des meilleurs élèves du collège de Saint-Lô, la mort prématurée de ses parents le força de s'engager comme mousse à l'âge de 14 ans. Il navigua pendant une douzaine d'années. Puis, très estimé de ses chefs à cause de son intelligence, de son zèle et de sa conduite exemplaire, il devint rapidement commissaire adjoint de la marine et, de bonne heure, il vit s'ou-

le 9 octobre 1835. Ce jour-là, la ville était en joie. Son Altesse Royale le prince de Joinville était attendu pour présider au lancement d'une frégate, et mon père, alors aide-commissaire de la marine, reçut de son supérieur, le commissaire général Alexis Mermoud, le conseil de demander à son Altesse d'être mon parrain. L'Altesse accepta d'abord, puis oublia, et ce fut le commissaire lui-même qui voulut bien se charger de la corvée. On se rendit à la Mairie où le fonctionnaire qui devait recevoir sa déclaration, se trouvant parfaitement ivre à la suite du banquet qui venait d'avoir lieu, substitua au nom d'Alexis qu'il connaissait peu, celui d'Alexandre qui lui parut beaucoup plus ronflant. Je fus donc nommé Louis-Alexandre de Saint-Germain. »

vrir pour lui les portes de ces grandes administrations centrales où une bonne place fixe est le rêve de tant d'employés.

Son activité était incroyable : pour augmenter ses ressources, il tenait des livres de comptabilité après la besogne de son bureau, et, le soir, il suivait des leçons d'anglais pour apprendre cette langue à ses deux fils.

Toujours debout à quatre heures du matin, été comme hiver, il surveillait leurs devoirs et se faisait leur répétiteur. Il s'évertua sans cesse à inculquer dans leur esprit cette vérité que le labeur quotidien, l'entraînement intellectuel, la mise en œuvre de toutes les énergies qu'on possède, l'aspiration constante vers le mieux sont d'une impérieuse nécessité pour arriver au bien-être, à la fortune, à la renommée, à l'indépendance.

Cette discipline dure et même draconienne dans l'éducation des enfants, qui était autrefois de règle dans beaucoup de familles, s'est singulièrement adoucie depuis des années. Est-ce un bien, est-ce un mal? Beaucoup y voient, peut-être avec raison, une cause de ce relâchement en tout, qui conduit à la décadence d'un peuple. Le jeune Louis de Saint-Germain ne se préoccupait point de ces graves questions sociales. Mais nul doute que, s'il avait pu opter entre les deux systèmes, il eût préféré le second au premier sous lequel il gémissait et dont il parlait avec une terreur rétrospective jusqu'aux derniers temps de sa vie. Toujours est-il que cette fortifiante méthode vigoureusement employée lui fut très salutaire. Elle eut une influence profonde et durable sur sa façon de comprendre la vie et de l'organiser.

II

Il était encore très jeune lorsqu'on le fit entrer comme élève externe au collège Bourbon. Plusieurs prix remportés dans

toutes ses classes le mirent bientôt parmi l'élite des meilleurs sujets et récompensèrent son père de tous ses efforts pour renforcer par des répétitions quotidiennes l'enseignement officiel des professeurs.

Le premier prix d'anglais au grand concours, dans la classe de troisième, fut la preuve la plus brillante de l'excellence de ces répétitions, et fit encore plus d'honneur au père qu'au lauréat.

Les distractions que prenaient les enfants de son âge ne le séduisaient pas. Contrairement à ce qu'il devint par la suite, il était alors plutôt taciturne et concentré qu'expansif. Il n'eut pas de véritables camarades de collège, lui qui devait, plus tard, en grouper un si grand nombre d'autres autour de lui. Au lieu de jouer, il lisait constamment.

Il eût peut-être été difficile de savoir, dès lors, quelle était sa vocation. Mais en avait-il une ? Son intelligence très développée et d'une culture au-dessus de la moyenne, se sentait-elle invinciblement attirée vers un but défini ? Avait-elle de ces prédilections qui deviennent tout à coup, ou peu à peu, si dominantes qu'elles imposent une carrière très spéciale et d'une attraction irrésistible aux esprits dont elles s'emparent ? C'est peu probable. Combien y en a-t-il qui, à l'âge de 18 ans, aient conscience d'une vocation, même quand elle doit se révéler ultérieurement par les merveilles que le talent et le génie produisent dans tous les genres ?

Louis de Saint-Germain se fit médecin parce que son père en avait ainsi décidé depuis longtemps. Il quitta le collège après sa classe de troisième, passa son baccalauréat ès lettres, son baccalauréat ès sciences et, sans perdre de temps, prit sa première inscription à la Faculté de médecine.

Serait-il médecin ou chirurgien ? Son choix fut bientôt fait. Il se décida pour la chirurgie et entra comme bénévole dans le

service du Dr Maisonneuve, à qui il fut chaudement recommandé par des amis de sa famille et qui devint pour lui son vrai maître, le plus aimé et le plus dévoué de tous.

Le choix pour la chirurgie ne lui fut point suggéré et encore moins imposé par des considérations ou des circonstauces contraires à ses goûts. Il fut fort spontané et comme le résultat, cette fois, d'une véritable vocation qui se révéla chez lui dès le début de ses études médicales. La tournure de son esprit s'accommodait mieux des faits précis, de la réalité visible et tangible, que des larges et des hautes spéculations de la biologie et de la pathologie médicale. En général, il avait peu d'inclination pour les théories, les systèmes, les hypothèses philosophiques transcendantes, la métaphysique et les sciences qui se perdent dans l'infini de l'espace et du temps. Il n'était rien moins qu'un abstracteur de quintessence.

Avec quelle ardeur plus grande encore ne se serait-il pas lancé dans la voie qu'il avait choisie, s'il avait pu deviner les immenses progrès qui s'y feraient bientôt par l'application de la méthode antiseptique! Grâce à elle, la chirurgie n'a-t-elle pas accompli des prodiges? Où s'arrêtera-t-elle? Toutes les audaces opératoires ne lui sont-elles pas permises, puisque très souvent elles sont justifiées et consacrées par les succès les plus extraordinaires?

III

Travailleur comme il l'était, sachant très bien où il voulait aller et ce qu'il fallait faire pour y arriver, Louis de Saint-Germain ne tarda pas à être nommé interne des hôpitaux (1856).

Après les austérités de son enfance sous la férule paternelle, après les années moroses du collège et les premières étapes pénibles des études médicales, l'internat fut pour lui comme

une joyeuse ivresse de délivrance et de liberté. Aussi, à partir de ce moment, se produisit-il un épanouissement de tout son être. Jusque-là on n'avait vu que les qualités sérieuses de son intelligence. Celles qui devaient jeter un éclat si vif étaient restées dans l'ombre. Et voici que tout à coup elles jaillirent comme par enchantement avec une force et une exubérance étonnantes. Dès lors, Louis de Saint-Germain ne fut plus seulement un bon élève; il devint et il est toujours resté depuis un homme d'infiniment d'esprit.

Ce fut peut-être le côté le plus original de sa nature. Sa verve inépuisable, l'imprévu, le brio de ses fantaisies étincelantes firent de lui un causeur hors de pair. Il devint bientôt légendaire. C'était le vieil esprit gaulois et rabelaisien, assaisonné de tout ce que l'esprit moderne et parisien peut trouver de plus piquant, de plus aiguisé, dans une interprétation toujours amusante des événements de toute sorte, que l'actualité fournit chaque jour en si grande abondance. Personne ne savait mieux que lui découvrir le côté comique et grotesque des choses et des personnes ou l'y mettre au besoin quand il n'y était pas. Dans les salles de garde, son entrain, sa gaieté étaient si irrésistibles qu'on en oubliait toute préoccupation, et que les plus sombres eux-mêmes s'abandonnaient au tourbillon de cette riante humeur qui, à elle seule, devenait une fête pour tout le monde.

Ceux qui ne le connaissaient que superficiellement et ne le jugeaient que par ses conversations ne se doutaient pas qu'au-dessous de cette brillante surface, il y avait chez ce joyeux compagnon un homme de science et de travail, absorbé, quand il était en face de lui-même, par le soin et le souci de son avenir et y mettant un sérieux et une continuité d'efforts que son insouciance apparente ne laissait pas supposer.

Aussi fut-on un peu surpris lorsqu'à la fin de sa quatrième année d'internat il remporta, au concours, la médaille d'argent.

Ce succès le plaça parmi les candidats les plus désignés pour la place de chirurgien des hôpitaux.

IV

Il se fit recevoir docteur en 1861 et continua à fréquenter les cliniques pour y perfectionner son instruction chirurgicale et se préparer à ces luttes laborieuses que sont obligés de soutenir, pendant des années, ceux qui aspirent à devenir médecins ou chirurgiens des hôpitaux.

Pour lui, comme pour tous les candidats, ces difficultés grandissaient et se multipliaient à chaque concours. Combien n'y en a-t-il pas qui ont désespéré de les vaincre, à mesure qu'ils entraient plus avant dans une carrière si féconde en déboires, en désillusions.

Quelle différence pour le Dr de Saint-Germain entre cette période de labeur acharné, de tension d'esprit continuelle, d'inquiétudes, d'âpres compétitions, et les années si riantes de l'internat ! Heureusement qu'il voulait arriver, et il le voulait avec une patience obstinée et une énergie à toute épreuve. Aussi l'espoir ne l'abandonna-t-il jamais. Et puis sa bonne humeur n'était-elle pas là, toujours prête à dissiper les tristesses, adoucir les amertunes, relever les abattements qui ne font jamais défaut même dans les existences les plus privilégiées? Chez lui, les heures sombres n'étaient ni nombreuses ni de longue durée.

Il ne faudrait pas cependant attribuer à sa nature seule cette précieuse force de résistance ou de résignation qui permet d'envisager l'avenir avec confiance et de dominer avec sérénité

les événements contraires. Quand des nuages obscurcissaient parfois l'éclat de son heureuse étoile qui, comme celle de la Béatrice de Shakespeare, devait danser dans le ciel lorsqu'il naquit, son vieux père, sa mère, son frère, si fiers de lui, l'aidaient à les dissiper ; mais mieux et plus encore qu'eux, sa famille à lui, sa femme et ses jeunes enfants.

Il s'était marié peu de temps après avoir été reçu docteur. Ce fut le plus grand bonheur de sa vie parmi tant d'autres. Il trouva, en effet, dans Mme Louis de Saint-Germain, née Giraud de Savine, une épouse et une mère douée à un degré supérieur de toutes les solides vertus qui sont une garantie infaillible d'honneur et de prospérité pour une maison. Sans nul effort et avec une spontanéité pleine de charme dans le développement harmonieux des qualités les plus précieuses, elle comprit et s'assimila les vues de son mari. Dès le début de leur union, comme pendant tout le cours de leur vie si étroitement intime, elle se montra d'une activité et d'une intelligence remarquables pour organiser et diriger avec autant d'habileté que de sagesse les mille détails d'un ménage, pour en augmenter les ressources et le conduire graduellement d'une position médiocre à une belle fortune. Et lui, de son côté, n'avait d'autre désir que d'assurer aux siens une existence large, exempte de soucis et, autant que possible, à l'abri des éventualités de l'avenir. Ce fut toujours, depuis son mariage, son unique pensée, le but invariable vers lequel convergeaient les forces de sa vigoureuse organisation. Et il fallait qu'elle eût une trempe robuste, cette organisation, pour résister à toutes les fatigues que lui imposaient ses devoirs de chef de famille et de praticien, et surtout la tâche, ou, pour mieux dire, la corvée de concurrent au Bureau central.

Il était modeste, dans les premières années, ce petit ménage

du Dr de Saint-Germain. Mais avec quelle ardeur communicative chacun travaillait à le pourvoir de ce qui lui manquait encore !

Sous une forme mitigée, il y appliquait les règles d'ordre, de discipline et d'économie domestique qu'il tenait de ses parents. Sa femme le secondait à merveille dans cette tâche. Ils savaient tous les deux le prix du temps et ils n'en perdaient pas une minute. Dès quatre ou cinq heures du matin, tout le monde était debout et se mettait à l'ouvrage. Le Dr de Saint-Germain consacrait la matinée au travail et le reste de la journée à la clientèle.

Elle lui vint assez rapidement. Il avait tout ce qu'il faut pour en avoir : de nombreuses relations, des amis, des camarades d'internat très dévoués, de l'entregent, du tact, de la finesse sous les rondeurs d'une aimable bonhomie, du coup d'œil, du sang-froid, et la pleine possession de soi-même avec l'art inné d'inspirer de la confiance aux malades, de leur relever le moral, de leur donner du courage, de l'espoir et de la résignation. En outre, il apportait une vigilance extrême à ne rien négliger dans l'accomplissement scrupuleux de ses devoirs professionnels. Toujours prêt à n'importe quel moment, la nuit aussi bien que le jour, il payait largement de sa personne.

Quoiqu'il fût généreux quand il le fallait, il sentait le prix de l'argent, comme ceux qui n'ont eu à peu près rien dans leur bourse jusqu'au moment où ils ont trouvé le moyen de la garnir par leur travail et par leur industrie. Étant interne, il donna des leçons d'anatomie très appréciées de ses élèves ; elles augmentèrent un peu ses maigres appointements et lui procurèrent une certaine indépendance pécuniaire fort appréciable pour quelqu'un qui n'avait eu jusque-là de sa famille que le logement et la nourriture.

Il ne gaspilla jamais son avoir et mesura toujours ses dépenses à ses ressources. Fermement convaincu que les premières, quelle que soit la fortune d'une famille, doivent être au-dessous des secondes, il ne greva pas l'avenir par ce luxe d'installation que quelques jeunes praticiens croient indispensable pour attirer, séduire ou éblouir la clientèle.

Dès qu'il fut docteur, il mena de front avec la même application la science et la pratique, afin d'être du moins un médecin déjà fort répandu si, par malheur, il ne pouvait obtenir la place de chirurgien des hôpitaux.

Cette mauvaise chance, fort peu probable, lui fut épargnée. Ce titre qu'il souhaitait si ardemment, il l'obtint après un brillant concours, en 1865, à la quatrième année de son doctorat et à l'âge de 29 ans.

V

Ce fut la seconde étape dans la période ascensionnelle de sa carrière. La première avait été l'internat.

Délivré de ce supplice des concours qui est comme un rocher de Sisyphe pour tant de candidats, le Dr de Saint-Germain eut la joie profonde de se sentir définitivement émancipé. Il comprit tout de suite qu'avec le développement considérable que prenaient dès cette époque la médecine et surtout la chirurgie, il était indispensable de s'adonner à une spécialité.

Tout d'abord il pensa aux accouchements. Il en avait fait beaucoup dans sa pratique privée pendant qu'il se préparait au Bureau central. Aussi, une place étant devenue vacante dans le service de la Maternité, il la prit et en devint le chirurgien adjoint.

Mais il n'y resta pas longtemps. Sa véritable voie fut trouvée lorsque la mort de Giraldès, en 1872, lui permit d'entrer comme

chirurgien à l'hôpital des Enfants-Malades. Il y est resté jusqu'à sa mort. C'est là qu'il a recueilli les matériaux de ses nombreux ouvrages.

Il se livra aussi avec ardeur à une étude approfondie de l'orthopédie. C'était un service à part. Pour le faire avec la conscience qu'il apportait à tout, il fallait y consacrer beaucoup de temps. Ce surcroît d'occupations ne fit que le stimuler et il mena de front, sans que son zèle se ralentît jamais, sa double tâche de chirurgien des Enfants-Malades et du service orthopédique des hôpitaux.

Nommé membre de la Société de chirurgie en 1867, il en devint plus tard le secrétaire et prononça trois éloges très appréciés : ceux de Demarquay, de Bouvier et de Dolbeau.

Dés qu'il fut en possession de son service à l'hôpital des Enfants-Malades, il créa un enseignement clinique qui eut un grand succès. Il avait, en effet, les qualités essentielles d'un bon professeur, la méthode, la clarté et l'intuition de tout ce qui est d'une utilité immédiate dans les circonstances ordinaires ou exceptionnelles de la pratique. Il faut y ajouter la grande facilité de son élocution et les traits d'esprit dont il avait l'art d'agrémenter les sujets qui s'y prêtaient le moins. Son expérience de la chirurgie courante et son habileté comme opérateur, qui s'étaient perfectionnées avec les années, le mirent immédiatement hors de rang lorsqu'il les appliqua à la branche spéciale de la chirurgie infantile. Il y acquit très vite les qualités propres qu'elle exige. Il surmonta les difficultés et les ennuis qu'impliquent toutes les minuties encombrantes, toutes les précautions les plus délicates, qui s'imposent fatalement quand on opère de pauvres petits êtres sous les yeux de parents dont il importe de ménager la douleur et de rassurer les alarmes.

Sa clientèle grandit rapidement dans tous les milieux de la société parisienne et s'étendit en province où il fut souvent appelé très loin de Paris. Il fut nommé chirurgien en chef de plusieurs grandes institutions, et entre autres du Collège des Jésuites à Vaugirard et dans la rue des Postes.

Un de ses meilleurs et de ses plus chers élèves, le Dr Launois, qui l'a soigné avec un dévouement digne de tout éloge, durant sa longue maladie, raconte dans la notice nécrologique qu'il a publiée sur son maître, « qu'exerçant à une époque où la trachéotomie était un des seuls moyens de remédier à la diphtérie laryngée, il pratiqua cette opération plus de deux mille fois et qu'il lui arriva de se relever trois fois dans la même nuit pour courir au chevet des petits malades ».

Si absorbé qu'il fût par sa clientèle, il n'en trouva pas moins le temps de publier un grand nombre de mémoires et d'articles sur presque toutes les questions qui ont trait à la chirurgie infantile et à l'orthopédie (1).

(1) Il suffit de les énumérer pour en montrer l'importance et le côté pratique. — Voici la liste des principaux :

De l'anesthésie chez les enfants (1878). — *Traitement des fractures chez les enfants* (1879). — *D'un traitement des tumeurs blanches au moyen du pansement Scott, modifié par M. Suchard* (1879). — *Traitement du mal de Pott et de la scoliose par la suspension et les appareils plâtrés.* — *De l'amygdalotomie* (1879). — Ectopie du testicule (*Journal de méd. et de chir.*, 1879, p. 400). — *Traitement des hernies chez l'enfant. Du traitement du phimosis congénital et d'un procédé fort simple d'amputation de la verge* (1880). — *Sur le moyen d'extraire les corps étrangers* (1880). — *Guérison d'une pseudarthrose chez un malade de 35 ans, par l'électro-puncture* (1881). — *Du torticolis* (1881). — *De l'obésité* (1881). — Déviations latérales du rachis. Traitement de la scoliose (*Union méd.*, 1882, *et broch. in-8° de 16 p.*). — *De la trachéotomie* (broch. in-8°, 31 p., et *Progrès méd.*, 1882). — Nombreuses leçons sur la chirurgie des enfants (*Rev. mens. des mal. de l'enf.*, 1883). — *Tumeurs malignes de l'enfance* (1883). — *Du traitement du phimosis congénital par la dilatation préputiale* (1883). — *Alimentation par la sonde après la trachéotomie* (1883). — *Diagnostic et traitement des abcès rétro-pharyngiens. Obser-*

La plupart de ses leçons cliniques ont été réunies en deux volumes. L'un, *Leçons d'orthopédie*, parut en 1881, et l'autre, *Leçons cliniques sur la chirurgie des enfants*, fut publié l'année suivante.

Il fit aussi, en collaboration avec le Dr Valude, un *Traité pratique des maladies des yeux chez les enfants*. Enfin il fonda avec M. le Dr Cadet de Gassicourt un journal important, la *Revue des maladies de l'enfance*, qui eut une grande vogue qu'elle a conservée depuis.

VI

A ce point culminant de son existence, le Dr de Saint-Germain passa avec raison pour un des hommes les plus heureux de son époque. Pendant une longue série d'années, il eut une continuité de bonheur qu'il dut surtout à lui-même, mais qui fut secondée par les siens, et aussi par ces chances propices si inégalement réparties parmi les hommes. Si on en avait pu supputer le nombre et la portée, la somme qui lui en fut départie aurait certainement dépassé de beaucoup la moyenne ordi-

vations relatives à l'ostéotomie cunéiforme et linéaire (1883). — Traitement de la pleurésie purulente chez l'enfant (*Rev. des mal. de l'enf.*, 1884, avril). — *Redressement manuel dans les déviations rachitiques du membre inférieur* (1884). — *Du genu valgum et de l'ostéoclasie* (1884). — *Traitement de l'anévrisme eirsoïde par la cautérisation des flèches de Canquoin* (1884). — *Opérations de l'empyème chez les enfants* (1884). — *Observation d'un spina-bifida* (1884). — *Diagnostic et traitement des diverses formes de la boiterie* (1885). — *De l'ignipuncture dans l'hypertrophie des amygdales* (1885). — *Du traitement du bec-de-lièvre congénital* (1885). — *Traitement du strabisme* (1886). — *Traitement des végétations de l'ombilic* (1886). — *Des accidents consécutifs à la trachéotomie* (1886). — *De l'emploi du chloroforme dans la trachéotomie* (1887). — *De l'extinction de la diphtérie* (1887). — *De la prophylaxie de la rage* (1888). — Diagnostic et traitement de la coxalgie (*Bull. méd.*, 1892, p. 883-885). — L'avenir des coxalgiques (*Bull. méd.*, 1892, p. 897). — Ostéotomie et ostéoclasie. Craniectomie. Suture osseuse (*Bull. méd.*, 1892, p. 1155-1158).

naire. Il eut la sagesse de ne pas aspirer plus haut et, content de son sort, il ne s'abandonna à aucun des rêves de ces ambitions insatiables qui ne valent souvent pas la peine qu'on se donne pour les réaliser.

Ses vieux parents qu'il adorait et dont il rendit les derniers jours si heureux, ne lui furent enlevés qu'à un âge très avancé.

Il conseilla la médecine à ses deux fils, tant il aimait la profession qui lui avait si bien réussi. L'aîné, après avoir fait de brillantes études médicales, est devenu digne de son père et arrivera comme lui à être médecin des hôpitaux. Le second aurait obtenu tous les honneurs et les plus hauts grades dans la médecine militaire, si la mort n'avait brisé sa carrière en quelques jours à Madagascar. Sa fille, venue longtemps après ses frères, a toujours été le charme et la joie de ce foyer domestique qui semblait à l'abri de tous les coups du sort.

C'est dans ce milieu familial, en pleine prospérité, que la riche nature du Dr de Saint-Germain atteignit la plénitude de son développement. Elle était très ondoyante et abondait en contrastes, qui déroutaient une observation superficielle, mais que connaissaient bien et qu'admiraient souvent ceux qui avaient le privilège de vivre dans son intimité.

Qui se serait douté au premier abord, par exemple, que cet homme d'esprit si brillant et d'une fantaisie si échevelée dans ses joyeux propos, était, au fond, un bon bourgeois, très modeste dans ses goûts, qui, loin de mener une vie mouvementée, ne se plaisait que dans le calme de la vie de famille ? Et lui qui s'amusait à dire tant de folies était le bon sens même dans la vie pratique, et le plus sage conseiller qu'on pût trouver. Quand on le consultait sur une détermination à prendre, on pouvait être sûr qu'il ne se prononçait qu'après en avoir mûrement pesé le pour et le contre, et que sa perspicacité, son ins-

tinct, sa haute raison, dans le domaine des choses réelles, quelles qu'elles fussent, étaient des guides infaillibles.

Sous les dehors d'une gaieté dont l'exubérance paraissait indifférente à tout ce qui n'était pas son objet, il y avait chez lui une grande bonté et une sensibilité exquise. Loin de les étaler comme tant d'autres dans les circonstances banales où elles n'avaient rien à voir, on eût dit qu'il les cachait et les tenait soigneusement en réserve. Elles n'apparaissaient ou n'éclataient avec véhémence que quand la mort, la maladie ou le malheur venaient frapper et accabler ceux qui lui étaient chers. Sa douleur alors était poignante et sa tristesse profonde. Mais leur prise sur son âme ne durait pas. Il était essentiellement ce que les Anglais appellent *buoyant*, expression dont nous n'avons pas en français l'équivalent, du moins dans son acception morale, et qui veut dire, par métaphore, que si battu qu'il fût de l'orage, il surnageait toujours et retrouvait vite son assiette et sa ligne de flottaison. Une seule fois cette force de résistance et d'équilibre fut terrassée et anéantie pour toujours, par la mort de son second fils.

VII

Un préjugé aussi faux que suranné a rendu *l'envie* des médecins proverbiale. On a même ajouté qu'elle était la pire de toutes. De pareilles exagérations ne prouvent rien. A supposer qu'elles fussent justifiées par quelques exemples, n'en trouverait-on pas autant et plus dans d'autres professions ? Quoi qu'il en soit, il y en a parmi nous qui ne se laissent point envahir par cette basse et mesquine passion. Le Dr de Saint-Germain était de ce nombre. Jamais les chances heureuses de la vie chez les autres n'altérèrent sa sérénité. Aucun propos de sa part, méchant ou sar-

castique, n'en accueillit la nouvelle. Loin d'être de ceux dont l'envie blêmit le teint et crispe les traits, il sympathisait largement et sans arrière-pensée avec tous ceux, fussent-ils médecins, que la fortune favorisait ; et cela autant et peut-être plus qu'il ne l'eût fait avec leur infortune ; du moins quand il ne s'agissait que d'étrangers, car pour les siens, pour ses amis intimes, son cœur vibrait toujours à l'unisson et avec la même ardeur dans toutes les vicissitudes de leur existence.

Du reste, il aimait le succès en toutes choses. Il l'admirait même un peu trop, et ne se montrait pas toujours assez sévère dans l'appréciation des moyens, souvent équivoques, employés pour l'obtenir. Le prestige des grandes situations paraissait parfois éblouir ses yeux, émousser sa critique et altérer son sentiment de la justice. Mais, au fond, sa raison et son bon sens savaient très bien à quoi s'en tenir. Ce n'était chez lui qu'une pure affaire de paradoxe, car le paradoxe le tentait, comme il arrive fréquemment aux hommes d'esprit. Il avait l'art de le soutenir, de le développer, de le faire chatoyer avec une verve si amusante, que le rire finissait toujours par désarmer ceux qui n'étaient pas de son avis. Quel plaisir d'argumenter avec lui et de le contredire ! Il poussait alors jusqu'à l'excès ses raisonnements les plus hyperboliques, ou perdait terre en s'envolant dans les régions les plus inexplorées de la fantaisie.

Personne ne le surpassait pour saisir sur le vif les tics, les manies, même dans leurs nuances les plus effacées et les plus fugitives. Il les incarnait en quelques phrases typiques, et d'un rien faisait toujours une caricature exquise.

Ses créations dans ce genre devenaient épiques lorsque le côté grotesque et vulgaire était très saillant et s'épanouissait au grand jour. Il trouvait le moyen de le grossir encore en tous sens, comme font les grands maîtres en caricature, de l'écla-

bousser de lumière et d'ajouter quelques fleurs de son invention aux plus beaux bouquets des travers, des sottises, des ridicules et du snobisme dans ses formes infinies. On avait alors sous les yeux une image d'autant plus saisissante qu'il l'animait par le geste, la mimique et tout ce qui peut infuser la vie dans un portrait. Sa physionomie si mobile prenait toutes les expressions qu'il voulait lui donner, et sa forte voix, se pliant aux modulations les plus variées, depuis les notes les plus aiguës jusqu'aux plus basses, ajoutait une portée étonnante à tous ses mots.

C'était en se jouant et sans aucune méchanceté qu'il s'abandonnait à cette verve que tout excitait, les événements, grands et petits, aussi bien que les personnes. Dans ces moments de verve, il y avait une telle abondance, un flux si continu dans tout ce qu'il disait, qu'il hypnotisait ses auditeurs en les charmant, et finissait par se griser de sa propre parole.

Il écrivait très bien quand il voulait s'en donner la peine, ainsi que le prouvent sa lettre à Ollivier sur la *Rage*, les *Éloges* prononcés à la Société de chirurgie et surtout sa brochure sur l'*Obésité* qui est un petit chef-d'œuvre.

Mais, en général, il n'y avait pas dans son style autant d'originalité, d'art et de haute saveur que dans son langage. Ainsi que les orateurs et tous ceux qui ont constamment au service de leurs pensées, pour les exprimer avec la justesse, la flexibilité et l'instantanéité qu'ils désirent, un verbe toujours prêt et qui ne leur fait jamais défaut, il aimait mieux parler qu'écrire, et il s'en acquittait avec plus de virtuosité. La plume, l'encre et le papier semblaient refroidir ses idées et leur enlever quelque chose de leur impétueux essor et de leurs brillantes couleurs.

VIII

Avec un pareil tempérament intellectuel et physique il était tout naturel qu'il fût optimiste. Il l'était et ne s'en cachait pas. Il avait une tendance très prononcée à voir les choses par leur bon côté, même quand on n'en découvrait aucun. Quelque fâcheuse qu'en fût la tournure, il ne prenait point souci de s'en alarmer inutilement. Il disait que le train de la vie au jour le jour ne manquait ni de sécurité ni d'agrément. Pourquoi l'assombrir par des réflexions moroses et se casser la tête à sonder d'un œil inquiet les obscurités de l'avenir ?

Cette sorte d'insouciance reposait sur un fond réel de scepticisme. Il ne se passionnait jamais pour une idée, pour une cause, ni pour ceux qui les représentaient. Mais il savait très bien prendre les précautions pratiques, les garanties matérielles les mieux combinées contre les éventualités dont, sans l'avouer, il entrevoyait les menaces, et qu'il exagérait quelquefois malgré son optimisme.

De parti pris, et surtout par nature et par éducation, il était très positif, mais nullement *positiviste* pour cela. Tous les systèmes, en effet, lui étaient indifférents. Il ne se donnait pas la peine de les étudier; il n'y aurait trouvé aucun plaisir. A plus forte raison considérait-il comme une tâche pénible, fastidieuse et inutile de les approfondir. Aussi la philosophie spéculative n'était pas son fait, et encore moins la métaphysique. Il n'aimait point à suivre dans leurs audacieuses conceptions les penseurs anciens et modernes, même les moins ardus et les plus séduisants, Platon et Renan, par exmple, qui ont tenté d'expliquer le système du monde, et de pénétrer les mystérieuses origines et les obscures destinées de notre planète et des êtres qui la peuplent. Les sciences dont l'objet est saisissable et matériel

l'intéressaient beaucoup plus, et cependant, sauf la médecine, il n'en est aucune pour laquelle il ait montré quelque prédilection.

Il n'en était pas ainsi dans le domaine de la littérature. Il avait toujours eu et il a toujours conservé, jusque dans les dernières années de sa vie, un goût très vif pour le théâtre. Il y allait souvent et sans en exclure aucun, car tout lui était bon dans les genres les plus opposés, depuis les pièces d'actualité les plus éphémères, les revues de fin d'année, les féeries, les pantomimes, etc., jusqu'aux plus grands chefs-d'œuvre de l'art dramatique. C'était plaisir de le mettre sur ce sujet et de l'entendre faire la critique de ce qu'il avait vu. Il y apportait une compétence indiscutable, et la sûreté de son jugement était presque infaillible sur l'œuvre elle-même et sur ses interprètes.

Les grands chefs-d'œuvre dramatiques et comiques de notre dix-septième siècle le ravissaient d'admiration. Il savait par cœur Racine, Corneille et Molière. Il en récitait des tirades à tout propos, même lorsqu'il devint très malade. Son enthousiasme pour les genres autres que le dramatique, dans le vaste domaine de la littérature ancienne ou moderne, française ou étrangére, était fort modéré, excepté toutefois pour les romans, car il cherchait avant tout une distraction et un amusement dans la lecture. Tout ce qui lui donnait de la fatigue ou exigeait un peu de travail rentrait pour lui dans le genre ennuyeux. Il l'élargissait outre mesure et y englobait trop de chefs-d'œuvre merveilleux qui l'auraient séduit sans doute pour toujours, s'il s'était donné la peine de les étudier. Il n'avait point cette bibliothèque littéraire que chaque amateur se crée selon ses goûts prédominants. Il n'en avait même pas du tout. Il n'achetait jamais de livres et raillait aimablement ceux qui ont l'innocente manie d'en encombrer leur domicile.

Son indifférence pour la musique était très grande. De tous

les arts c'est celui qu'il appréciait le moins. En cela il ressemblait à bien des gens d'une très grande intelligence qui ne comprennent rien aux plus hautes et aux plus profondes conceptions du génie musical. Ce n'est pas lui qui eût fait un pèlerinage à Beyreuth : Wagner lui était insupportable. Mais, en revanche, il admirait le Don Juan de Mozart, ce qui lui faisait pardonner bien des injustices, des erreurs et des sévérités de jugement en matière de musique.

Dans le domaine des arts plastiques il ne se laissait pas non plus enflammer par l'enthousiasme. Sans doute qu'un grand nombre de tableaux et de statues lui faisaient plaisir à regarder ; mais ce plaisir était très superficiel : il ne s'y abandonnait pas. Une fois goûté, il ne le recherchait plus et l'oubliait vite. Jamais il ne se serait absorbé durant des journées dans la contemplation des chefs-d'œuvre qui peuplent les grands musées de l'Europe. Les demi-dieux de la peinture et de la sculpture n'avaient point en lui un fervent adorateur. Il aimait et appréciait mieux les beaux monuments de l'architecture.

Les raffinements du luxe dans l'ameublement, loin de lui être agréables lui déplaisaient. Les objets d'art, les riches étoffes, les bibelots de toutes sortes qui décorent les somptueuses demeures modernes le laissaient indifférent.

Dans sa mise on trouvait une absence de toute recherche visant au dandysme. Il secouait le joug de la mode et ne lui obéissait ni dans le choix des étoffes ni dans la coupe de ses vêtements, qu'il suggérait lui-même à ses tailleurs.

IX

Mais, au bout du compte, qu'importent les dilettantismes littéraire, artistique ou autres, quand on n'en a que faire dans sa

profession ! En quoi sont-ils utiles à un médecin ? Ils délassent et donnent quelques plaisirs intellectuels, voilà tout. On peut très bien s'en passer. Le Dr de Saint-Germain possédait d'autres aptitudes plus sérieuses qui compensaient largement celles qui lui manquaient de ce côté-là, ou bien dont il ne se servait pas s'il les possédait.

Ainsi, il avait à un haut degré celle des affaires. Jamais il ne se trompait dans ses placements. Secondé par sa chance il en fit toujours de très lucratifs. Ce flair tout spécial aurait pu le conduire à spéculer, mais il ne le fit jamais, car si sûr qu'il fût de lui-même, sa confiance n'était point téméraire et ne lui fit jamais franchir les limites d'une prudente modération dans le maniement de sa fortune. Mais il avouait volontiers, avec une naïve suffisance qui faisait sourire, qu'il n'était pas normand pour rien et qu'il avait le sens intuitif des grandes opérations financières ; que, quant aux détails, il ne s'en occupait pas et en laissait le soin à sa femme. Par le fait, Mme de Saint-Germain était aussi bien et peut-être mieux douée que lui pour les affaires, et la part qu'elle a prise à l'édification de leur fortune n'a pas été moindre que celle de son mari.

Cette fortune, si sûrement construite et si habilement gouvernée, s'accrut avec rapidité, sans entraîner de grandes modifications dans le train ordinaire de la vie commune, qui resta toujours ce qu'elle avait été au début, simple, laborieuse, sans luxe et sans faste, mais, de plus, avec un grand confort en toutes choses. M. et Mme de Saint-Germain aimaient à recevoir leurs familles et leurs amis, et ils le faisaient avec une bonne grâce, une affabilité, une délicatesse charmantes qui excluaient toute gêne cérémonieuse et donnaient un caractère pour ainsi dire intime et de bonhomie familiale à leur aimable hospitalité.

En dehors du théâtre et du plaisir de grouper autour de sa

table, toujours très soignée et excellente, les convives dont il aimait le commerce, le Dr de Saint-Germain n'avait aucun goût très prononcé pour les distractions ou les amusements sportiques. Cependant l'équitation le séduisit, et il s'y adonna avec assiduité, parce que, outre l'agrément qu'il y trouvait, il la considérait comme un exercice des plus salutaires. Puis ce fut la bicyclette qui l'attira, et en dernier lieu la photographie.

S'il n'admirait pas, en artiste, le beau sous toutes ses formes créé par le génie de l'homme, la nature, dans ses aspects grandioses ou gracieux, lui donna sur le tard des émotions assez vives pour lui faire entreprendre des voyages lointains contraires à ses habitudes.

Autrefois, Paris et sa banlieue lui suffisaient. Il se moquait volontiers de ceux qui prétendent trouver un grand plaisir à changer de place. Il était alors si absorbé par sa grande clientèle, qu'il n'avait pas un moment à lui. Par la suite, il prit quelques loisirs et tenta de timides excursions sur nos côtes. Peu à peu il se passionna pour la mer et acheta des maisons de campagne au bord de la Manche et de la Méditerranée. Puis il fit en Corse plusieurs voyages et s'aventura même jusqu'en Tunisie. Enfin il visita l'Algérie et l'Espagne.

Un changement complet s'était produit en lui : autant il était casanier dans sa jeunesse et son âge mûr, autant il devint pérégrinateur au déclin des années. Il rêvait de consacrer celles qui lui restaient à visiter l'Europe et tout le bassin de la Méditerranée.

Il était du reste admirablement organisé pour voyager. Les fatigues et la privation de tout confort ne l'effrayaient pas. Personne n'était moins sybarite que lui. Un lit de camp avec le strict nécessaire de la chambre à coucher la plus simple lui suffi-

saient. Des conditions aussi modestes ne sont pas difficiles à trouver dans les hôtels.

Un voyage en sa compagnie était une joie continuelle. Rien n'altérait sa constante bonne humeur. Les déceptions, les incidents malencontreux, les obstacles imprévus et mille autres circonstances plus ou moins fâcheuses ou agaçantes, loin de l'assombrir ou l'irriter, ne faisaient qu'exciter sa gaieté. Elle était si franche et si communicative qu'on se mettait vite au diapason et qu'on oubliait les ennuis et les tribulations du voyage.

Au retour, il racontait avec un sentiment très vif du pittoresque ce qu'il avait vu, les rencontres qu'il avait faites, et il ornait son récit des anecdotes les plus amusantes. Malheureusement, il se fiait trop à sa mémoire, qui du reste était excellente. Il ne voulut jamais s'astreindre à prendre des notes quotidiennement, comme le lui conseillait un de ses bons amis. Avec quel intérêt ne le lirions-nous pas maintenant !

X

Le désir tardif de parcourir un peu le monde prit chez le Dr de Saint-Germain des proportions qu'on n'aurait point soupçonnées, lorsque son second fils, Pierre, nommé médecin de la marine, fut désigné pour la Nouvelle-Calédonie où il fit sa première campagne. Depuis son départ jusqu'à son retour, Pierre écrivit à ses parents de très longues lettres où il racontait avec beaucoup de bonne humeur et d'entrain ses traversées, ses expéditions, ses aventures, ses installations successives, les missions qu'on lui avait confiées, les dangers qu'il avait courus. Enthousiasmé par le récit de ces aventures : « Voilà, disait le père, une vie qui vaut mieux pour un jeune homme que les

flâneries dans Paris ou dans nos principales villes de garnison. » Heureux que son fils aimât une pareille existence, il ajoutait parfois qu'il irait volontiers le rejoindre et la partager avec lui.

Son cher Pierre tenait beaucoup de lui. Aussi était-il très recherché par ses compagnons de route et d'expéditions. Presque tous devinrent ses amis et lui montrèrent un grand dévouement.

Mais le Dr Pierre de Saint-Germain était plus qu'un aimable et séduisant voyageur. Il y avait en lui un explorateur de race. Hardi, entreprenant, résolu, il aimait mieux les pays inexplorés et sauvages que les routes banales de la villégiature européenne. Il possédait la vaillance et le tempérament du soldat français. Dans les aventures les plus compliquées et les plus dangereuses il trouvait toujours en lui une provision inépuisable de courage, d'endurance et de gaieté, avec une aptitude particulière à tirer parti de tout, à improviser et organiser les abris de quelques jours, dans les changements continuels de résidence qui lui étaient imposés par ses devoirs professionnels. Il avait l'art de se débrouiller parmi les embarras les plus inextricables, au milieu de sauvages ou de gens qui n'étaient point la fine fleur de la nation française.

Après une campagne de deux années dans la Nouvelle-Calédonie, le Dr Pierre de Saint-Germain obtint un congé bien mérité. Ce fut une grande joie pour sa famille de le revoir. Loin d'altérer sa santé, cette longue et pénible expédition l'avait fortifiée.

Il revenait avec les notes les plus flatteuses sur ses états de service. Ses récits comme sa correspondance (1) témoignaient

(1) Cette correspondance, qui s'étend de septembre 1891 à septembre 1895 raconte les deux campagnes du Dr Pierre de Saint-Germain à la Nouvelle-

d'un goût si passionné pour les contrées lointaines, qu'on pouvait aisément prévoir qu'il demanderait bientôt un nouveau service dans nos colonies. Nous allions nous emparer définitivement de Madagascar. Quoi de plus tentant que d'y aller ?

Malgré toutes les objections qu'on lui faisait, il résolut et il obtint d'y être envoyé. Si puissants sur son bon cœur que fussent les liens qui le retenaient auprès de ses parents, de son frère et de sa sœur, il se sépara d'eux. L'oisiveté lui était pénible et la vie de Paris n'avait plus aucun attrait pour lui. Plein d'espoir dans son avenir, certain de revenir avec de l'avancement et la croix de la Légion d'honneur, il courut au-devant de sa fatale destinée.

XI

Le Dr de Saint-Germain était alors arrivé à cette période de la vie où, malgré la vigueur d'une constitution aussi robuste et aussi résistante que la sienne, on commence à sentir le poids des années. Il avait parfois des heures de mélancolie où il avouait que ses forces physiques et morales étaient atteintes et qu'il sentait se détendre le ressort de son activité. Il commençait à se désintéresser peu à peu de bien des choses et n'aspirait qu'au calme, au repos, loin de la ville, sur les côtes de la Manche et de la Méditerranée.

Depuis le départ de son fils, il avait des pressentiments sinistres dont il ne faisait confidence à personne. Ils se traduisaient

Calédonie et à Madagascar. Elle est du plus haut intérêt. Outre le récit animé de sa vie au jour le jour pendant ses voyages et ses séjours dans ces deux colonies, elle contient des documents précieux sur un grand nombre de questions qui préoccupent à bon droit l'opinion publique. Toutes ses lettres mériteraient d'être publiées, principalement celles sur l'expédition de Madagascar.

par une agitation inaccoutumée, une impatience et une inquiétude sans motifs, qui se reproduisaient par crises involontaires, même après que les meilleures nouvelles auraient dû les calmer. On devinait en lui les symptômes d'un mal moral qui le minait, plus encore que les affections obscures qui, depuis quelque temps, détérioraient peu à peu sa constitution.

Il vivait de plus en plus retiré. Il avait renoncé à la plupart de ces joyeux repas de corps dont il était l'âme et où, avec ses vieux camarades d'internat, il se rajeunissait au souvenir des belles années d'autrefois.

Mais jusque-là c'était seulement chez lui et au milieu des siens qu'il s'abandonnait à un affaissement silencieux et de mauvais augure. Son esprit et sa volonté ne faisaient alors aucun effort pour réagir contre une mélancolie envahissante, si contraire à ses habitudes.

Les débuts de cette période de déchéance avaient été presque insensibles. Ses familiers et, à plus forte raison, les étrangers ne s'en étaient pas aperçus. Les changements qui survenaient en lui ne furent longtemps que passagers. Une circonstance quelconque l'arrachait-elle à ses sombres entretiens avec lui-même, voici qu'aussitôt s'envolait le noir essaim des pensées tristes. Sa nature rebondissante reprenait pleine possession d'elle-même ; il redevenait presque l'homme des beaux jours du passé. Et c'est ainsi que l'ont vu, jusqu'à ce qu'il ne fut plus capable de continuer son service, ses collègues de l'hôpital des Enfants-Malades, dans cette salle de réunion des médecins, qu'il égaya si longtemps de son inimitable causerie.

A la fin de 1894 et au commencement de 1895, sa santé devint sérieusement altérée. Ses accès d'abattement furent plus longs et plus fréquents. Son indifférence s'accrut pour toutes les choses de sa profession. Il rétrécit de plus en plus le cercle de

ses relations et de sa clientèle. L'obsession des mauvais pressentiments devint continuelle et insupportable.

Ce fut précisément au milieu de ces amertumes concentrées en lui-même qu'il reçut en plein cœur l'affreuse nouvelle que son cher fils Pierre était mort, le 13 juin, à Madagascar. Un ami intime de la famille, M. le Dr Cunéo, inspecteur général du service sanitaire de la marine, venait de l'apprendre, par hasard, le 18 septembre 1895, dans un ministère, juste au moment où l'on ouvrait le télégramme qui l'enregistrait. Quelque douloureuse que fût la tâche de l'apporter lui-même, il s'y résigna sans hésiter, pour que sa présence, sa profonde sympathie, ses paroles consolantes la rendissent moins cruelle.

XII

A cette date fatidique, le premier glas de son agonie morale et physique sembla sonner pour le Dr de Saint-Germain. Il en a entendu bien souvent, par la suite, les tintements lugubres durant ses longues nuits d'insomnie.

Un an après, dans les dernières lignes qu'il ait écrites, il disait : « Frappé l'an dernier par un de ces affreux malheurs que l'on connaît, je ne me suis jamais relevé de ce coup de foudre. J'ai tout fait pour m'étourdir, pour oublier ; je n'y suis pas parvenu. »

Sa famille et ses amis s'y évertuèrent aussi, sans y mieux réussir que lui-même. La flamme si brillante de son esprit perdait chaque jour de son éclat. Elle déclinait vers les derniers horizons de la vie, ne laissant après elle qu'un crépuscule aux nuages noirs, à travers lesquels filtraient cependant parfois quelques lueurs roses qui donnaient de l'espoir à ceux qui l'entouraient. C'est une de ces lueurs qui dissipa momentanément

sa tristesse, lorsque sa chère fille Jeanne se maria. Mais cet heureux événement qui le comblait de joie ainsi que tous les siens ; le bonheur qui régnait dans le nouveau ménage ; les soins, les prévenances des familles de Saint-Germain son frère, Giraud de Savine, Serre et Dupré ; ce milieu si doux, si réconfortant, si dévoué, auquel se joignaient quelques amis intimes ; rien de tout cela ne put l'arrêter sur la pente fatale où l'entraînait une force irrésistible.

Et puis, sa santé, plus minée qu'elle ne le semblait, s'altéra bientôt d'une façon très inquiétante. Il finit par en découvrir la cause :

« Au milieu de mes longues nuits sans sommeil, dit-il, je me « découvris une hypertrophie du foie. Je consultai mes amis, « entre autres mon bon ami, le Dr Launois, et ce pauvre « Hanot qui depuis a si tristement fini. Un régime sévère me « fut imposé ; le foie diminua un peu. Ce qui ne diminuait pas « c'était le chagrin profond qui me minait d'autant plus que « je le cachais à tous les yeux.

« On finit par Vichy. Là, un des meilleurs médecins du cru, « le Dr de Lalaubie, me trouva d'abord de l'hépatite chronique « qui était malheureusement trop évidente, mais me découvrit « en plus une affection cardiaque caractérisée par des inter- « mittences du cœur, et un diabète assez notable. Après la « consultation de Lalaubie, je sautai sur mon pouls et consta- « tai moi-même la réalité des intermittences. Je passai ce jour- « là une horrible matinée. Quant au diabète, je ne m'en occupai « pas, convaincu que beaucoup de diabétiques vivent long- « temps à la condition de ne point connaître leur maladie et « surtout de ne point se traiter pour elle.

« Puis, Vichy fini, j'en sortis éreinté, déprimé, maigri, mais « le foie moins gros.

« Revenu à Paris, je constatai que l'affection avait changé de « face et que des douleurs névralgiques atroces étaient surve- « nues. J'employai la morphine à très petites doses, et j'obtins « un soulagement ; puis j'augmentai quelque peu. Les douleurs « disparurent, mais le moral se prit. Un véritable spleen s'em- « para de moi et je le compris alors jusque dans ses funèbres « conséquences.

« Dans ces circonstances, lassé de Paris, je pris le parti de « m'en aller à ma petite propriété de Toulon, où je trouverais « peut-être un remède à mon moral.

« Au moment du départ j'eus une défaillance. Il me sembla « que je ne rentrerais jamais à Paris, et que, là-bas, dans la soli- « tude, l'ennui allait sévir avec une nouvelle intensité. Je partis « cependant. A peine arrivé, je songeai à me distraire durant « ces heures si longues en hiver qui s'écoulent de 4 à 7 heures, « et voilà pourquoi je me suis mis à mon pupitre. Je commence « donc cette histoire qui m'amusera peut-être à écrire, et qui, « dans tous les cas, sera la relation des faits que j'ai observés « depuis ma naissance jusqu'au jour où je ne pourrai plus rien « observer du tout. »

Ce jour-là n'était pas loin. Après les lignes qui précèdent il en écrivit encore quelques-unes qui ont été citées au commencement de cette notice. Il ne reprit jamais la plume depuis cette interruption forcée de son histoire.

Il ne séjourna pas longtemps à Toulon. Sa santé s'altérait tellement que Mme de Saint-Germain se hâta de le ramener à Paris. Dès qu'il y fut arrivé, commença cette longue agonie physique et morale où, pendant près de quatre mois, il lutta contre la mort.

Ce fut un spectacle lamentable de le voir ainsi s'abîmer peu à peu dans le néant, après les péripéties les plus atroces. Ceux

qui l'entouraient, son fils le Dr Louis de Saint-Germain, sa fille, son gendre, son frère rivalisaient de soins et d'attentions pour lui. Mais Mme de Saint-Germain les surpassa tous et fut admirable. Pendant quatre mois elle ne quitta pas son pauvre mari un seul instant. Par son courage, sa patience, son sang-froid, son abnégation ; par les plus fortes et les plus hautes vertus d'une âme chrétienne et stoïque, elle porta à leur suprême puissance, mais inutilement, hélas ! tous les secours, tous les adoucissements, toutes les consolations que lui inspiraient l'affection la plus profonde, le dévouement le plus absolu.

Le Dr Louis de Saint-Germain mourut le 24 mars 1897.

Dr CHARLES MAURIAC.

OBSÈQUES

DU

DR LOUIS DE SAINT-GERMAIN

Le service funèbre fut célébré le vendredi 26 mars, à l'église de la Madeleine, au milieu d'un grand concours de parents, d'amis et de clients.

Les cordons du poêle étaient tenus par M. PEYRON, directeur général de l'Assistance publique, par MM. les Drs TARNIER, DELENS, JUST LUCAS-CHAMPIONNIÈRE, DESCROIZILLES, SIMON, CH. MAURIAC.

Les discours suivants furent prononcés sur sa tombe, au cimetière des Batignolles :

DISCOURS

DU

DR DELENS

Messieurs, le Dr Louis-Alexandre de Saint-Germain, que la mort vient de nous enlever à l'âge de soixante et un ans, appartenait à la Société de Chirurgie depuis 1867 et en avait été le président en 1881. C'est à ce titre que je viens, au nom de ses collègues, lui adresser ici le dernier adieu.

Et vraiment, c'est pour nous tous un sujet de douloureux étonnement que de voir disparaître avant l'heure ce maître sympathique, cet esprit alerte, qui pendant longtemps apporta à nos séances le tribut de son expérience et l'entrain de sa parole.

Sa carrière avait été heureuse et brillante dès le début. Né à Paris, en 1835, il était en 1856, à vingt et un ans, nommé interne des hôpitaux. Ses succès, il les devait à une intelligence remarquable, à une facilité merveilleuse d'assimilation qui lui permit, sans effort apparent, de conquérir, dès 1865, le titre envié de chirurgien du Bureau central des hôpitaux.

Deux ans plus tard, la Société de Chirurgie le nom-

mait membre titulaire, et, en même temps, il entrait comme chirurgien adjoint de la Maternité à l'hôpital Cochin.

Mais il ne devait pas persévérer dans la voie obstétricale, et, dès qu'il le put, succédant à Giraldès, il prit possession du service de l'hôpital des Enfants-Malades qu'il a gardé jusqu'à sa mort.

C'est dans ce service, où il a fait longtemps des cours très appréciés et très suivis par les élèves, qu'il a recueilli les matériaux de ses deux principales publications, ses *Leçons d'orthopédie*, qui datent de 1881 et ses *Leçons cliniques de chirurgie des enfants*, qui parurent l'année suivante.

D'une ponctualité rigoureuse dans l'exercice de ses fonctions de chirurgien d'hôpital, il était, nul de ceux qui l'ont connu ne s'en étonnera, très aimé de ses petits malades, qu'attiraient sa physionomie souriante et son expansive bonté. Son succès dans la clientèle ne fut pas moins rapide et la fortune ne tarda pas à lui sourire. Néanmoins, il resta toujours simple dans ses goûts.

A la Société de Chirurgie, dont il suivit assidûment les séances jusqu'en 1888, époque où il demanda l'honorariat, il a pris part à toutes les discussions relatives à la chirurgie infantile, et tous ceux qui l'ont entendu se souviennent encore de la verve humoristique qu'il y apportait.

Mais peut-être a-t-il mieux encore su donner sa mesure comme Secrétaire général de notre Société. Quoiqu'il n'ait occupé que trois années cette charge très absorbante, il nous a fourni dans trois éloges, ceux de

Demarquay en 1878, de Bouvier en 1879 et de Dolbeau en 1880, l'occasion d'apprécier de remarquables qualités littéraires et une délicatesse de pensées à laquelle je tiens à rendre hommage.

Messieurs, bien qu'ayant toujours trouvé en lui l'accueil le plus bienveillant, il ne m'a pas été donné de connaître intimement le Dr de Saint-Germain.

J'ai pu toutefois, dans ces dernières années, entrevoir ce que devait être pour lui la vie de famille et me convaincre qu'il y avait trouvé tout le bonheur qu'il pouvait souhaiter. Assez philosophe, d'ailleurs, pour ne rien désirer au delà de ce qu'il avait obtenu de la fortune, n'ayant plus d'ambitions, il pouvait, étant de constitution robuste, espérer vivre encore de longues années, entouré de l'affection des siens. Et c'est précisément dans ses affections les plus chères qu'il devait être douloureusement frappé. La fin si imprévue de son second fils, le Dr Pierre de Saint-Germain, mort à Madagascar, fut pour lui et pour toute sa famille un coup terrible. Notre collègue ne s'en est pas relevé.

Il avait paru, pourtant, vers le milieu de l'année dernière, prendre sur lui de surmonter son chagrin. Au fond, il se sentait mortellement atteint. Le sommeil l'avait fui, et lorsqu'en décembre, après un court séjour, il revint de Toulon où il avait cru un instant trouver le repos, sa santé était irrémédiablement détruite. Les derniers mois qui ont précédé sa mort n'ont été qu'une longue agonie.

Entouré des soins les plus dévoués par la digne compagne de sa vie, assisté par son fils aîné et par quelques fidèles amis, il nous a quittés après avoir payé à la

souffrance le cruel tribut auquel bien peu d'entre nous échappent. Nos regrets, du moins,le suivent au delà de la tombe, et nous les offrons à sa mémoire avec l'espoir qu'il pourront peut-être adoucir la douleur des siens.

DISCOURS

DU

D[r] LUCAS-CHAMPIONNIÈRE

M. de Saint-Germain n'avait pas 30 ans lorsque, le 31 juillet 1865, il fut nommé chirurgien des hôpitaux.

Un des plus jeunes, il obtenait ce titre, de haute lutte, sans avoir été prosecteur.

Dès ses débuts il s'était montré l'homme au travail facile, à l'esprit clair, à la parole précise. Il avait concouru hardiment, malgré de mauvais prophètes, et il arrivait au premier rang.

En 1867, il commenca sa carrière active par les accouchements. Je fus cette année-là son premier interne, et je lui ai voué depuis une respectueuse et bien sincère affection.

Avec l'inquiétude, le souci d'être toujours à la hauteur de la tâche qu'il entreprenait, il était venu demeurer à côté de la Maternité, de façon à ne rien laisser échapper de tout ce qui l'intéressait. Son extraordinaire facilité de travail et d'assimilation, l'a bien vite mis à la hauteur de cette tâche.

Il l'abandonna volontiers pourtant pour prendre le service de l'hôpital des Enfants, plus conforme à ses goûts.

La bonté de son caractère, sa gaieté proverbiale, sa facilité à s'accommoder des nombreux petits ennuis matériels qui encombrent la chirurgie de l'enfance, le disposaient bien à cette branche de la chirurgie.

Il s'était attaché avec une véritable prédilection à l'étude de l'orthopédie. Les leçons qu'il a faites sur ce sujet étaient des modèles. On lui empruntera certainement quelques-unes de ses idées très originales qui reviendront comme choses nouvelles.

Pour certaines opérations propres à l'enfance il avait acquis une habileté si manifeste, qu'il y avait quelque imprudence à compter l'imiter parfaitement.

Au cours de cette longue carrière dépensée presque toute à l'hôpital des Enfants, M. de Saint-Germain a toujours donné l'exemple de la conscience dans le devoir professionnel.

Son inaltérable gaieté masquait presque ses grandes qualités. Orateur brillant, écrivain hors ligne, causeur incomparable, il avait cependant une grande défiance de lui-même, et selon nous s'effaçait toujours plus que de raison.

Il donna cet exemple bien rare de l'esprit le plus vif qui n'inquiète pas, car peu d'hommes de la profession ont réuui autour d'eux plus de sincères et solides amitiés.

Aussi, maintenant que la plus cruelle douleur qui puisse écraser un homme a terrassé notre pauvre ami, j'ai la conscience qu'en lui apportant un dernier adieu

je ne lui apporte pas seulement le souvenir d'un élève dévoué, l'hommage officiel de la Société dont il était un des membres les plus honorés, je lui apporte, ce qui est supérieur à tout, le témoignage sincère de l'estime et de l'affection de tous ses pairs.

DISCOURS

DU

DR DESCROIZILLES

Je viens, au nom du corps médical de l'hôpital des Enfants, adresser un suprême adieu à celui que nous conduisons aujourd'hui à sa dernière demeure; je viens dire aux membres de sa famille, réunis autour de cette tombe, combien le coup qui les atteint si cruellement, a frappé en même temps tous ses amis.

Une bien sincère affection m'unissait personnellement au cher collègue dont nous déplorons la fin prématurée. C'était pour moi un camarade de jeunesse, d'enfance même, car nous fûmes élèves du même lycée. En 1860, nous étions internes, ensemble, à l'Hôtel-Dieu ; plus tard, nous nous rencontrions, presque chaque semaine, dans l'hospitalière demeure de notre maître, Henri Roger ; enfin, pendant ces dix-huit dernières années, nous avons vécu l'un à côté de l'autre à l'hôpital de la rue de Sèvres.

A cette heure douloureuse où nous allons nous séparer de lui à tout jamais, les souvenirs relatifs à cette longue et douce intimité se réveillent vivaces dans

ma pensée. Il me semble voir encore cet ami si regretté, tel qu'il était au temps de sa jeunesse, avec sa haute stature, avec sa physionomie expressive et enjouée, aimable compagnon entre tous, sachant toujours plaire par sa bonne humeur, par la franchise de ses allures, par l'animation qu'il avait l'art de faire naître partout où il arrivait.

Au commencement de 1895, il nous paraissait être encore ce qu'il avait été, à l'âge de vingt-cinq ou trente ans. Nous qui pouvions le voir tous les matins, nous étions à même de savoir qu'il n'avait rien perdu de sa verve, de sa mémoire riche en anecdotes de toute nature. Nous savions aussi que son bon sens, son jugement si droit, égalaient toujours les autres brillantes facultés intellectuelles que la nature lui avait prodiguées.

Il est resté tel que nous l'avions connu pendant son internat, ou lorsqu'il venait d'être nommé chirurgien des hôpitaux, jusqu'au jour où un affreux chagrin est venu bouleverser sa puissante organisation. Alors il fléchit visiblement sous le coup de l'infortune, mais on put croire bientôt qu'il arriverait, à force de volonté, à retrouver son équilibre. Il redevint le causeur incomparable qui faisait le charme de nos entretiens journaliers, avant nos visites d'hôpital. Sans doute, il n'était plus tout à fait le même qu'autrefois ; nous le trouvions maigri, légèrement affaibli, un peu moins alerte que par le passé ; mais, au commencement de l'automne dernier, qui de nous eût pu croire à une catastrophe prochaine ? Qui de nous, en lui serrant la main, à la fin de novembre, et à la veille de son départ pour le midi de

la France, eût pu penser qu'on ne le verrait plus à la tête de son service ?

Si quelque chose a adouci ses souffrances pendant ces quatre mois d'épreuves, ce sont les marques de sympathie qu'il a reçues de toute part, ce sont les soins touchants qui ne lui ont pas manqué un seul instant. Aujourd'hui, ses nombreux amis, ses collègues, ses disciples, les représentants de l'Assistance publique, lui rendent les derniers devoirs avec une profonde tristesse. Ils présentent à Mme de Saint-Germain, qui a assisté de toute sa tendresse, notre cher défunt, avec une si admirable et si constante énergie, leurs respectueux hommages et l'assurance de la très grande part qu'ils prennent à sa douleur. Elle peut être certaine que nous n'oublierons jamais celui dont elle a été la si digne et si dévouée compagne.

DISCOURS

DU

Dr J. SIMON

C'est avec un profond serrement de cœur que je viens adresser un suprême adieu à notre cher de Saint-Germain. Les paroles me manquent pour vous retracer les rares qualités de cette nature d'élite dont les dehors enjoués ne permettaient pas de soupçonner de prime abord la richesse et la solidité du fond.

Doué de facultés exceptionnelles, il semblait défier les injures du temps.

Au physique, sa robuste constitution n'éprouvait jamais le sentiment de la fatigue. Je le verrai toute ma vie, debout, droit, le regard franc, la bouche souriante, l'allure rapide.

Au moral, c'était l'intelligence la mieux pondérée, la plus sagace, la plus féconde qui se puisse voir. Sa gaieté continuelle, sans exemple à ce degré-là, était soutenue par un esprit plein de finesse et de pénétration dont la nature n'a pas donné deux épreuves.

Sous les apparences d'une sage philosophie, il savait cacher une sensibilité exquise qu'il me fut donné de

surprendre au cours de notre vie commune. Aussi la mort de son malheureux fils le mit-elle hors du rang, incapable de lutter plus longtemps.

Cet affreux malheur l'obsédait jour et nuit, et petit à petit son organisme s'ébranla et succomba à la douleur.

Adieu, mon cher de Saint-Germain! Toi qui fus la joie de notre foyer, de nos réunions, pourquoi faut-il que tes aînés viennent pleurer sur ta tombe? Tu laisses ici-bas une sainte épouse, des enfants dignes de ton nom, des parents et des amis affligés.

Dors en paix, mon vieil ami.

Nous saurons vénérer ta mémoire.

Quant à moi, je n'oublierai jamais les devoirs de l'amitié envers les tiens.

DISCOURS

DU

D^R CH. MAURIAC

C'est le cœur pénétré d'une profonde douleur que je prends la parole au bord de cette tombe pour dire un dernier adieu à mon cher et vieil ami, le Dr Louis de Saint-Germain.

Quarante années d'une inaltérable affection nous unissaient. Que de joies, que de sages conseils, que de salutaires exemples je lui ai dus, depuis l'époque où nous devînmes camarades d'internat dans le même hôpital!

Ce qui tout d'abord éblouissait et charmait chez lui, c'était son esprit. Tout y jaillissait de source avec une inépuisable abondance. La verve gauloise y éclatait dans ce qu'elle a de plus étincelant, avec ses gaies anecdotes, ses joyeux propos, son aimable ironie qui amusait, au lieu de les blesser, ceux qui recevaient ses traits, car jamais aucune méchanceté ni arrière-pensée ne les envenimait.

Aussi rien n'était plus attractif et plus séduisant que sa conversation. A elle seule il est redevable de bien des sympathies qui ne lui firent jamais défaut, et ont grandement contribué à créer et à propager sa renommée.

Si exceptionnels, toutefois, et si surprenants que fussent à ce degré les dons qu'il avait reçus de la nature, ils n'étaient pas les seuls ni les plus précieux. Comme un riche ornement ils recouvraient les qualités sérieuses, solides, fondamentales qui firent de lui un grand praticien et un homme de famille accompli.

Sa haute raison et son infaillible bon sens, que ne troublaient ni n'altéraient les fantaisies de son imagination, lui tracèrent de bonne heure et d'une façon nette et précise la voie qu'il devait suivre. Il vit clairement où était son avenir. Sa ferme volonté mit en œuvre toutes les ressources que lui fournissait une intelligence égale sinon supérieure à son esprit. Il devint un des premiers de sa promotion et se consacra définitivement à la chirurgie.

Dès qu'il eut été nommé chirurgien des hôpitaux, ce qui était le but de tous ses efforts et le comble ses vœux, le cercle d'abord restreint de sa clientèle s'élargit rapidement, surtout lorsqu'il fut placé à la tête du service chirurgical des Enfants-Malades.

Bientôt son habileté comme opérateur, son intuition de clinicien, ses écrits et son enseignement clinique firent de lui un des chirurgiens les plus en vue et les plus occupés de Paris.

Son dévouement pour ses malades, ses élèves et ses amis, sa bienveillance naturelle, la confiance qu'il savait inspirer, beaucoup de finesse sous la rondeur et la franchise de ses manières, contribuèrent aussi à accroître l'essor de sa réputation toujours grandissante.

Pendant de nombreuses années, il eut l'existence la

plus enviable, et il passa avec raison pour un des hommes les plus heureux et les plus privilégiés.

C'était avec une intime satisfaction de père de famille qu'il voyait augmenter sa fortune, moins pour lui dont les goûts furent toujours très simples, que pour ses enfants dont l'avenir était sa constante préoccupation.

Tout lui avait réussi. Le bonheur régnait dans son intérieur et rayonnait autour de lui.

Mais qui peut se vanter d'avoir été complètement heureux, avant qu'ait sonné l'heure de sa mort ?

Hélas ! trois ans avant cette heure-là, notre cher et pauvre ami eut le vague pressentiment que le malheur allait fondre sur lui, et que de cruelles épreuves porteraient une atteinte funeste à tout son être. Cette date fatale remonte à l'époque où son plus jeune fils partit comme chirurgien de la marine pour Madagascar.

A peine eut-il quitté la France que son père perdit peu à peu sa gaieté, son entrain, sa quiétude. A chaque courrier il tremblait de recevoir quelque mauvaise nouvelle. Concentrant en lui-même ses anxiétés, il en souffrait d'autant plus que ses terreurs sur le sort de ce fils, qu'il avait toujours chéri, redoublaient son affection pour lui.

Aussi quel coup terrible lorsqu'on lui apprit un matin, au mois de septembre 1895, que ce fils était mort là-bas, sans aucun des siens pour le secourir, le consoler, adoucir ses derniers moments et lui fermer les yeux !

Tout est fini pour notre malheureux ami. Son cœur de père est irrémédiablement frappé. Ni le temps qui

atténue peu à peu les deuils les plus cruels, ni les attentions les plus touchantes de sa femme et de ses enfants ne purent l'arracher aux mortelles obsessions qui le torturaient. Parfois, à travers ce désespoir, quelques éclaircies se produisaient. La vie laborieuse et la certitude des succès prochains de son fils aîné, si digne de lui, l'heureux mariage de sa chère fille qui mettait comme un autre fils dans sa famille, dissipèrent quelquefois ses tristesses et firent espérer son rétablissement.

Mais sa santé physique, si robuste jusque-là, n'avait pu résister à de pareilles secousses. Elle déclina rapidement, et nous avons eu l'amère douleur de voir cette belle intelligence, si vive, si lumineuse, s'affaisser peu à peu et s'éteindre dans un morne et lamentable anéantissement.

Et pourtant qui de nous, en entrant dans cette maison hospitalière, autrefois si riante et si animée, et alors si sombre et si désolée, n'a pas oublié un moment sa douloureuse impression, en voyant l'admirable dévouement de Mme de Saint-Germain pour son mari ? Quelle courageuse résignation chrétienne ! Quel empire sur elle-même pour conserver ce calme et cette sérénité de l'âme qui réconfortent les plus découragés ; pour rester en pleine possession de toute son énergie morale afin de tout voir, de tout surveiller, de tout ordonner autour de son cher malade !

Qui sait à quelles épouvantes devant le terme fatal l'ont souvent arraché ces soins de chaque minute qu'elle lui a prodigués durant quatre mois, sans se reposer, sans se lasser jamais ?

Ah ! tu l'as su sans doute, toi, malheureux ami. Pendant qu'à travers les ombres flottantes de tes rêves tu t'efforçais de revoir celui que tu avais perdu et que tu allais bientôt rejoindre, ne sentais-tu pas aussi auprès de toi cette merveilleuse puissance de tendre affection qui seule était capable de te retenir quelques jours de plus sur cette terre ?...

Et maintenant que tu n'es plus, puissent encore parvenir jusqu'à toi, dans les mystérieux Au-delà, les éternels regrets de tes vieux amis, comme un suprême hommage que, du fond du cœur, nous rendons tous à ta mémoire !

IMPRIMERIE LEMALE ET C[ie], HAVRE